

Résidence 2017  
Mobilier National - Dentelle au Point d'Alençon  
Musée des Beaux-Arts et de la Dentelle d'Alençon

«*Mes para-vents, pour ELLES*»

Journal de bord  
Nadya Bertaux

Les dentellières

Bénédicte  
Dominique  
Jocelyne  
Maria  
Martine  
Valérie  
Véronique



Je suis arrivée à Alençon un lundi matin de novembre. L'eau tombait des nuages, en gouttes, un accompagnement parfait pour mes appréhensions. Malgré mon excitation à me lancer dans cette nouvelle expérience, ma principale incertitude concernait la teneur des échanges avec les dentellières, dont la qualité dépendrait de mon aptitude à organiser des entretiens. J'imaginai dégager de ces conversations une substance créative pour la production d'un travail. Sur la route, un voile de grisaille accentuait le trouble qui m'habitait.

Jour 1

J'ai installé mon atelier dans une pièce confortable à l'intérieur du musée. J'ai épinglé croquis, matières, et ai accroché mes sculptures en forme de goutte. Cela s'accordait avec l'air du temps. Cette réflexion amusante me faisait modérément lâcher prise, dans ce moment où j'aurais préféré disparaître complètement dans une sorte de goutte-à-goutte perpétuel.

J'ai déballé mes paravents en aluminium, et les ai disposés de manière à ponctuer mon repaire. J'ai installé les outils que j'avais pris soin de choisir; pas essentiellement pour leur usage, mais parce qu'ils font corps avec moi. La nécessité d'être environnée d'objets familiers était un préalable à la fabrication d'idées car mon esprit était en proie aux doutes.

Par les fenêtres, des caroubiers ondulaient au vent. Je me remémorais des histoires racontées par ma mère sur ce fruit dont elle dégustait les graines en Italie ; un signe du destin.

J'avais hâte de rencontrer les dentellières, un monde de femmes dans la pure lignée des mythes. Moment attendu comme un privilège pour échanger avec les seules dentellières au monde qui perpétuent le Point d'Alençon, classé au patrimoine immatériel de l'humanité, sur leur pratique et leur savoir-faire. Une expérience unique à vivre.

J'avais consigné des questions basées sur l'archétype de leur métier vu au travers du prisme de ce qui nous rapproche, de ce que nous avons en commun. Je supposais être gênée pour converser dans cet univers claustral. Parler à voix basse serait le seul moyen de communiquer pour ne pas les perturber dans l'exécution de leur travail, tant l'exigence qualitative atteint la perfection. J'imaginai privilégier un dialogue intime avec chacune d'entre-elles pour qu'elles livrent des parcelles de leur propre histoire, et être là comme un témoin discret de leur expérience pour ne pas les dissiper dans le paroxysme de leur concentration. Je désirais les interroger sur la transmission, sur la part de création et d'exécution dans leur travail, sur leur parcours, sur leur environnement, sur l'équipe qu'elles forment, sur leur vie passée à reproduire de l'excellence, entre hier et aujourd'hui. Aborder ce qui nous rapproche, patience, persévérance, amour, passion du travail, et ce que nous avons en commun, une expérience, un sacerdoce, l'idée d'être hors du temps et une certaine notion de la liberté dans notre pratique.

Jour 2,

Avant de pénétrer au sein de leur atelier, je les observe au travers des fenêtres, assises et focalisées sur leur tâche. Je suis excitée, admirative et anxieuse.

Je me glisse enfin dans leur atelier. Me voilà plongée dans leur univers.

J'y suis.

Elles sont au nombre de sept et travaillent dans une atmosphère quasi monacale. Elles exécutent leurs tâches avec une attention particulière, les dentellières.

Je leur détaille mon projet consistant à recueillir un témoignage vivant de leur métier afin de travailler sur une production artistique inspirée par ces échanges.

À cet effet, j'avais conçu des formes en aluminium, pliées en accordéon, comme des paravents.

Les « murs de vent », désignés ainsi au Japon, font appel à des images poétiques. Souvent annonciateur d'une mutation, le vent évoque un mouvement, une force de vie. Il est celui qui court, qui passe, qui nous pousse symboliquement vers de nouveaux horizons.

La figure du vent reste un axe central dans ma démarche. Elle incarne des valeurs qui me font réagir et m'interrogent comme l'échange et le partage ; ces valeurs sous-entendent une idée matrice, celle du lien. Le vent incarne à l'évidence l'idée du voyage, comme celui que j'entreprendrai avec les dentellières.

Les paravents délimitent un espace particulier. Ils font échos (fait référence) à la confidentialité de l'atelier des dentellières. Derrière ces parois protectrices, on se met à l'abri des affronts extérieurs qui ne garantiraient plus le caractère unique de ce lieu, que cela soit pour préserver un savoir-faire d'exception, ou pour assurer la continuation d'une activité faisant fi d'une logique économique insoumise à la rentabilité.

J'ai imaginé des étoffes reposant sur ces paravents. Pour cela, j'ai demandé à ma mère de me confier des serviettes de tables utilisées pendant les repas de famille, afin d'illustrer l'idée de la transmission au regard de la tradition dentellière du Point d'Alençon. Sur celles-ci, je coudrai et créerai à l'aide de mon fil d'aluminium des formes inspirées du fruit de nos échanges. Un travail découlant de nos conversations, comme une parole recueillie et déposée, comme une parole livrée. En parallèle et en binôme, d'autres formes de paravent, plus petites, positionnées comme des feuilles dépliées seront employées pour transcrire nos échanges.

Une idée relativement abstraite, tant pour elles que pour moi.

Jour 2, Bénédicte

« C'est ça que j'veux faire »

Me faire discrète. Trouver ma place, me positionner. Marcher à pas feutrés.

Être présente sans bouleverser leur quiétude.

Comment procéder ? Je n'avais pas élaboré de plan d'attaque précis.

Je suis arrivée avec un sac rempli de matière, un cahier et un crayon, histoire d'avoir un peu de contenance, et naturellement,

me suis assise près de Bénédicte, la responsable d'atelier.

J'apprends un peu de sa vie. Comment par l'intermédiaire d'un reportage télévisé sur la dentelle d'Alençon en 1977, elle décide

de devenir dentellière, recherchant à cette époque un métier manuel.

« C'est ça que j'veux faire ».

Ses paroles prononcées comme si c'était hier, prouvent la puissance de cet engagement qui ne s'est pas tari depuis bientôt 40 ans.

À 17 ans, Bénédicte a eu des maîtres d'apprentissage et elle devait exécuter le travail qu'on lui proposait sans rechigner.

« On n'avait pas le choix, c'était comme ça ».

Elle m'a confié qu'inspirée par mon travail, elle avait acheté du fil métallique pour interpréter le carton d'un artiste. Comment espérer

plus belle introduction ? Une rencontre amorcée par la matière, le fil, le fil de la vie qui m'a porté ici, avec toute la symbolique du lien

qui l'entoure.

Je profite de cette ouverture pour lui poser la première question qui me taraude, sur la part de création en broderie. Une conversa-

tion à bâtons rompus s'engage avec elle, puis d'autres dentellières s'immiscent dans la discussion.

« Je cherche les idées, enfin les idées arrivent entre ce qu'il est possible de faire ou pas »

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Bénédicte répond « Je rêve ».

Bénédicte prononce ce mot « rêve » avec délectation. Ce regard porté sur son travail conduit vers des ailleurs imaginaires qu'elle se

représente. Dans ce désir de mener à bien ce rêve, elle laisse librement ses idées se déployer. « Imaginer » n'est pas étranger à « penser »,

mais elle n'emploie pas le terme « créer » ; pourtant au début de la création, il y a un rêve qui fourmille.

Quand elles reçoivent le carton d'un artiste, plusieurs d'entre elles recherchent une interprétation en fonction de leur sensibilité et de

leur expérience pour proposer différentes idées à l'artiste.

Bénédicte précise,

« Le but premier c'est la transmission, mais cela fait partie d'un ensemble. Le travail d'équipe est important »

Elle ajoute qu'aujourd'hui il y a un problème d'ordre générationnel. Elle ne sentait pas cette différence auparavant entre

les anciennes et les jeunes, elles travaillaient ensemble sans se poser de questions.

« Il y a une palette d'âge. La moitié des anciennes sont presque à la retraite, cela fait une différence avec les jeunes »

Quel est votre rapport au temps ? Certaines se saisissent de la question, mais pour Bénédicte,

« Ici, quand on arrive, on ne pense à rien »

« On sait que l'on ne va pas être dérangées »

« On est en dehors du temps »

C'est un monde à part où elles jouissent de moments permettant de s'adonner à leurs ouvrages sans compter.

Elles s'accomplissent entre l'exécution et la création.

« On est apaisées »

Les mots fusent et les idées s'entrecroisent. Je laisse nos premiers échanges s'installer dans ce bouillonnement incontrôlé.

J'ai cru devoir me faire violence pour converser à voix basse, mais le contraire advient.

Elles ont le désir d'échanger et de libérer une parole.

Nous parlons itinéraire, apprentissage, travail d'équipe, patience.

Elles aiment partager et raconter.

Est-ce le cloisonnement dans lequel elles sont plongées qui les incitent à prendre position dans cet échange informel ?

Elles se sont livrées plus que je ne l'espérais.

Je respire.

Le temps a fait de ce lieu un écrin où la complicité rime avec sérénité.

Je décide de travailler le premier projet sur l'idée du pont, construire un pont symbolique entre elles et moi.

Jour 3, Dominique

« Le temps, je ne sais pas ce que c'est, peu m'importe »

Dominique était tapissière décor à Paris dans la même maison, le Mobilier National. Pour des contraintes d'ordre privé, elle demande un changement de spécialité. Après l'accord de sa responsable d'atelier et de son administration générale, elle est autorisée à quitter son atelier d'origine. Elle change de région, arrive à Alençon, et après un an de stage auprès des dentellières, elle décide de rester:

« Cela a été comme une évidence. Je reste dans un domaine qui me plaît, je vais m'épanouir ».

« C'est beau »

Elle est consciente de la beauté du geste qu'elle exécute dans un cadre précis avec des règles strictes. Cette technique exigeante, c'est une haute idée de la qualité et c'est le raffinement par excellence. Il est nécessaire d'avoir une grande maîtrise de soi, pour pallier à la difficulté, comme ne pas faire de nœuds et détruire un travail exécuté durant de nombreuses heures. L'observation rigoureuse de la technique du Point d'Alençon, qui ne laisse pas de place à l'imagination, confère aux dentellières une capacité à penser au-delà, et à évoluer au travers de la broderie dans ce que l'on pourrait appeler naturellement de la création. Mais visiblement, ce mot a encore un long chemin à faire, alors que leur statut les qualifie d'artiste en dentelle. Cette étiquette ne convient pas à Dominique, bien qu'elle reconnaisse qu'il y a une part non négligeable de création.

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Dominique répond « J'interprète »

Dominique est attachée à la transmission, celle d'un savoir-faire d'excellence. Elle pense qu'il est important de répéter le geste pour transmettre une technique vieille de plusieurs siècles ; il s'agit de rareté à préserver.

Elle souhaiterait que leur métier soit valorisé par un diplôme pour valider leur qualité, et par conséquent celle du formateur et de l'apprenti. Créer un diplôme, c'est créer une section ou une école au risque d'avoir peu d'élèves, mais ne serait-ce pas à contre-courant de la marche actuelle du monde qui file à toute vitesse ?

À propos de la vitesse du temps, Dominique réagit immédiatement et précise qu'il leur faut du temps pour parfaire leur travail.

« On nous donne le temps de faire des essais, des échantillons, de faire, défaire, de recommencer, de chercher et ça c'est important et cela fait partie de notre travail »

Vous cherchez, dis-je, et quand on cherche... je laisse un blanc, et la réponse ne se fait pas attendre « on trouve ». Incroyable que tout tourne autour de la création, sans jamais prononcer ce mot ou s'assumer en tant que créateur.

Quel est votre rapport au temps ?

« Le temps, je ne sais pas ce que c'est, je ne veux pas le savoir »

« On est hors du temps »

Il y a un paradoxe entre l'image fréquemment donnée de la dentelle qui se rattache à son temps d'exécution, et l'effacement de cette question par les dentellières. Elles notent sur des fiches le nombre d'heures pour leur hiérarchie ; leur ouvrage est un travail à long terme, dont le temps d'exécution diffère d'une dentellière à une autre.

Elle reconnaît que dans cet atelier, aucune pression n'est exercée pour achever un travail. La responsable d'atelier est bien consciente que l'exigence et la qualité sont synonymes de temps. Elle leur en octroie autant pour ajuster leur geste dans la dentelle, que pour développer leur créativité en broderie. Ces moments où le temps leur échappe contribuent à leur épanouissement et glorifie la qualité.

« On nous laisse le temps de bien faire »

Pour transmettre ce savoir, une pratique quotidienne est indispensable. Pour ne pas perdre la main, tous les matins, elles reproduisent des gestes séculaires dans une srte de danse du mouvement. Elles sont la mémoire vivante de cette tradition qui leur confère une valeur considérable.

La spécificité de la dentelle au Point d'Alençon est le réseau. Il consiste en une double boucle effectuée dans un sens, puis dans l'autre. Un réseau de fils entrelacés dans lequel l'histoire du lien s'entremêle.

Des boucles de fils reliées à d'autres boucles font la teneur de la dentelle et dessinent en creux l'histoire du vide et du plein. La parenté avec mon travail repose naturellement sur l'emploi d'une matière constituée de cet équilibre fragile.

Je conviens de former un réseau pour ce deuxième projet.

Jour 4, Maria

« J'ai de la chance de faire un travail que j'aime »

Les sept dentellières forment une équipe. Maillon d'une chaîne, chacune d'entre elles est indispensable à l'exécution de la dentelle.

« Dans le travail d'équipe, chacune d'entre nous est une étape »

Pour la plupart, elles ont vécu la majeure partie de leur vie ensemble depuis 40 ans, tout d'abord dans l'atelier du Pont-Neuf et

à présent, dans cet atelier situé dans l'ancien collège des Jésuites à Alençon.

« Il fallait vivre ensemble, être avec tout le monde »

Pourquoi a-t-elle été guidée vers ce lieu ? Maria ne le sait pas exactement.

« Venir au centre ville pour moi c'était un exploit, c'était un grand voyage »

Maria voulait être couturière dans un petit atelier. Elle arrive avec sa mère au musée de l'école dentellière d'Alençon alors que l'atelier de couture ferme. La religieuse, présente, lui propose de faire de la broderie, cela reste une affaire d'aiguille.

En 1975, Maria a 15 ans. Elle fait un an de pré-apprentissage dans l'atelier de dentelle dirigé par Sœur Marguerite du Sacré Cœur.

Puis, elle poursuit son apprentissage dans l'atelier qui fait désormais partie du Mobilier National.

Maria avoue qu'il y a eu une période de rejet dans les années 1980 car l'état ne leur donnait pas de travail. Elle faisait acte de présence et souffrait d'un manque de considération. Après cette période, elle s'est concentrée sur son travail pour retrouver une motivation.

« J'ai appris à apprendre des petits plaisirs, ça peut être dans un point, dans un motif »

Aujourd'hui, l'amour de son travail, Maria le traduit ainsi :

« On a eu de la chance de pouvoir l'apprendre et de pouvoir en vivre »

« J'ai de la chance de faire un travail que j'aime »

Vous arrive-t-il de parler de votre travail ?

« Je n'en parle jamais, j'évite »

« Mon travail, je sais le faire mais je ne sais pas en parler, ce n'est pas nous qui en parlons le mieux »

Maria précise que c'est peut-être dû au silence qu'elle observait du temps de Sœur Marguerite.

Maria, comme les autres, travaille la dentelle le matin,

« C'est important, de maintenir et garder une mémoire gestuelle et mentale de la technique, car les choses que l'on ne fait pas, on les oublie »

Même si elle reconnaît que certaines personnes autour d'elles sont émerveillées par sa pratique, elle pense que bien d'autres choses inspirent de l'admiration. La rareté et l'exception ne sont pas des notions qui l'interpellent.

« Chaque métier a une valeur »

Je ne pense pas que cela soit un excès de modestie, mais il n'y a pas eu, tout simplement, de sensibilisation sur le caractère unique et précieux de leur savoir-faire. Il s'agissait d'être une exécutante dans l'obéissance.

Quel est votre rapport au temps ?

« Pour nous, ce n'est pas important le temps, on ne le sent même pas. On ne nous stresse pas en nous parlant d'un temps d'exécution »

« On prend le temps »

Ce temps, si souvent mentionné pour illustrer la dentelle, était une notion essentielle au moment de son essor. En raison de son temps d'exécution et bien sûr de son raffinement, la dentelle était un signe ostentatoire de richesse.

Aujourd'hui, à l'intérieur de ce lieu de fabrication, le temps semble s'être éclipsé, comme chassé secrètement par les vents, pour rejoindre ce qu'elles appellent communément « le dehors ».

Comme la majorité des dentellières, elle ne pense pas être une créatrice, comparable à l'artiste qui imagine tout.

« On dit que nous sommes des artistes, je ne suis pas trop d'accord »

« On crée par rapport à une base. On interprète par rapport à nos connaissances. Si on parle création, cela doit être du début à la fin »

Elle cite mon projet en exemple et me précise que je cherche, qu'au commencement rien n'existe, que je crée tout, et qu'ainsi, on peut parler de création.

Pourtant, elle réfléchit et invente une façon de réaliser des points en broderie. Elle pense et veut transmettre une émotion, comme nombres d'artistes. Je lui soumets l'idée que s'il y a une pensée pour inventer, il y a création. Maria préfère le dire ainsi.

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Maria répond « J'adapte »

Je décide d'adapter mes sculptures en forme de gouttes, façon «broderie».

Jour 5, Martine

« On exécutait sans mot dire »

À 17 ans, Martine a connu Sœur Marguerite qui faisait régner le silence dans l'atelier selon un précepte religieux.

« On exécutait sans mot dire »

« On ne répondait pas aux supérieurs »

La Sœur choisissait ses apprentis en fonction de leurs capacités d'adaptation, de rigueur et d'obéissance. Elles ont connu les chaises de bois, et l'envie parfois de se révolter: Elles avaient trois minutes de pause une fois par jour, puis elles en ont bénéficié trois fois par jour. Et grâce à la lutte de certaines dentellières, leur temps de pause a atteint cinq minutes.

« Ça faisait cloître »

Martine raconte sa première désobéissance, vite réprimée par la Sœur. Elle a mimé avec sa figure, l'expression de sa résignation. Elle se rappelle de ce moment avec prégnance et nous retrace la conversation en imitant la voix mielleuse de la Sœur, comme si c'était hier :

La Sœur « Martine, venez dans mon bureau, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui vous arrive ? »

Martine « Ma Sœur, ça fait au moins deux heures que je suis sur un nœud, je n'arrive pas à l'enlever, ça m'énerve »

La Sœur « Martine, quand c'est comme ça, vous posez votre travail et vous descendez en bas, et puis, vous soufflez un bon coup, vous respirez »

Martine « Oui, ma Sœur, mais quand on reste trop longtemps, on vient nous chercher »

La Sœur « Mais Martine, si vous continuez comme ça - d'un ton très calme, elle était très calme - vous voyez la porte, si vous continuez, vous la prenez »

Martine « Ça calmait »

Mais alors, pourquoi est-elle restée ?

« On n'avait pas le choix »

Martine poursuit par une stupéfiante révélation :

« Je ne suis pas patiente »

Déconcertée, je l'interroge sur cette qualité qui me paraît être essentielle à leur pratique.

« Ici, ça va, mais il ne faut pas me demander d'en avoir en dehors »

« Chez moi, je vais vite m'énerver, ici, ce n'est pas la même chose »

Cet atelier est un lieu à part, où aucune perturbation extérieure ne peut entacher leur travail. Leur patience ne paraît pas être mise à l'épreuve face à la relation passionnelle qu'elles ont avec leur métier. Comme certaines d'entre elles, Martine sépare le travail réalisé à l'atelier et en dehors. Elle avoue qu'elle ne passe pas autant de temps à réaliser quelque chose à l'extérieur:

Dame patience répandrait donc ses qualités inégalement, en fonction de la passion, de la persévérance, de la liberté d'agir, de la sagesse qui s'installe au fil du temps. Cette interrogation génère en moi une comparaison entre l'application patiente dans l'élaboration de mon travail au sein de mon l'atelier, et mon impatience dans la vie courante.

Le temps semble avoir fait son œuvre en pointant l'essentiel du travail de la dentelle dans lequel Martine s'épanouit, l'accomplissement d'une tâche pour sa beauté par un geste rigoureux.

La beauté de la dentelle, elle pense que c'est une vision sublimée de l'extérieur:

« Nous, on est dedans et on ne vit pas la beauté de la même manière »

En broderie, Martine invite la réflexion quand elle cherche une interprétation pour un carton d'un artiste contemporain. Elle conçoit une création originale et elle est la seule à prononcer ce sacré mot, « création ».

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Martine répond « Je crée »

Martine paraît sereine devant sa tâche, captivée par son exécution.

Le temps semble s'absenter bien souvent de cet atelier pour laisser place à la noblesse du silence.

Quel est votre rapport au temps ?

« On est absorbées »

« Y'en a pas une qui cause »

Je m'engage vers la création de formes inspirées par mon travail actuel.

Jour 6, Jocelyne

« Le silence, c'était impressionnant. »

Jocelyne a fait divers métiers dans le musée de l'école dentellière et a été émerveillée par ce travail à l'aiguille.

Quand le temps le lui permettait, elle pénétrait dans l'atelier des dentellières.

« Le silence, c'était impressionnant »

« Quand on entrait dans l'atelier, on avait l'impression de déranger, j'avais toujours une sensation de gêne quand tous les yeux se tournaient vers moi »

Jocelyne et sa mère ont rencontré Sœur Marguerite en 1975. Elle a connu l'atelier du Pont-Neuf, comme ses trois autres collègues et a fait sa période d'essai qui pouvait durer de huit à quinze jours. C'était un musée et une école pour des enfants sourds et muets qui venaient de l'institution de jeunes sourds de « La Providence ».

Deux des maîtres d'apprentissage étaient eux-mêmes sourds et muets.

Comment vous apprenaient-ils le métier ?

« L'important dans ce métier, ce sont les gestes, après, on met plus de temps à comprendre »

« Tout cela pour dire qu'il n'y avait pas de communication, les anciennes ne parlaient pas, donc, on faisait pareil »

« Il y avait des règles strictes d'obéissance, déjà dans le milieu familial, alors dans le travail, c'était pareil »

Elle pense que la dentelle au Point d'Alençon reflétait l'image du religieux où la parole est proscrite. Elle n'a donc pas appris à parler de son expérience et de son métier.

« C'était un passage, un autre temps »

Elle précise qu'elle n'était pas une rebelle.

« J'étais discrète, plutôt timide »

Maria « On ne l'entendait pas, elle était là, sans être là »

Martine « On avait l'impression qu'elle était dans un autre monde »

Avec du recul... elle dit qu'elle se sentait « bloquée »

« Je me sentais pas forcément bien avec moi-même, je ne parlais pas »

« La vie à l'atelier, c'était quand même particulier, l'expression, il n'y en avait pas »

Elle pense que maintenant, elle ne supporterait pas tout cela.

« À cette époque là, il fallait faire sans communiquer, aujourd'hui, les jeunes posent des questions »

Et les visiteurs également, quand l'atelier ouvre ses portes. Elle précise qu'ils sont émerveillés. Elle prononce le même mot pour décrire la dentelle, au moment de sa découverte.

« Il y a une certaine admiration »

« Plus les choses sont rares, plus elles ont de la valeur »

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Jocelyne répond « Je l'idéalise »

Jocelyne a fait un sacré bout de chemin pour pouvoir dire cela. Elle a gravi des montagnes entre ses débuts où elle se cherchait et aujourd'hui où elle perçoit son métier comme une perfection. La définition de son travail est sans équivoque, il lui procure de la plénitude.

Quel est votre rapport au temps ?

« On s'oublie toutes en même temps »

Je m'étonne de leurs réflexions sur le temps. J'intègre que celui-ci, à l'atelier comme dans les espaces de création, est d'une toute autre nature que celui nettement plus anxiogène qui nous préoccupe dans la vie. Pourtant, tout ce que nous faisons est ancré dans le temps. Le monde relève de séries d'événements reliés les uns aux autres par les fils du temps. Et même si l'écoulement du temps est une impression toute relative en s'égrenant différemment suivant les événements que l'on vit, il file comme le vent qui passe, toujours en avant, nous précipitant vers une fin inéluctable.

Au sein de cet atelier, les dentellières, sans l'annoncer ouvertement, fabriquent des œuvres par des actes créatifs. Elles exhortent le temps en immortalisant leurs ouvrages livrés à la postérité.

Le temps s'étire et les traverse sans ambages, ne leur laissant que la trace de la tâche accomplie.

Ici, dans l'atelier des artistes en dentelle, on prend le temps comme on prend la route pour s'évader.

Je décide d'évoquer le chemin parcouru.

Jour 7,Valérie

« J'aurais eu le coup de foudre »

Par une annonce diffusée à la télévision lors d'un reportage sur les métiers d'art, Brigitte Lefebvre, ancienne responsable de l'atelier, a conquis Valérie.

Elle habitait depuis une dizaine d'année à Alençon et ne connaissait pas le musée. Quand elle était lycéenne, dans une filière de Bac

Pro secrétariat, on ne lui en avait jamais parlé et peut-être, pense-t-elle :

« J'aurais eu le coup de foudre »

Elle se reconnaît manuelle et aime pratiquer le crochet.

En 2004, elle a rejoint l'équipe pour se former, tous les matins. Elle a attendu un an que le concours se mette en place, grâce à la « grève du patrimoine » organisée par les dentellières.

Elle a intégré l'atelier en 2006 par un concours externe qu'elle était la seule à passer.

Elle semblait si douée qu'on lui a rapidement confié des cartons à interpréter en broderie. En 2007, elle a fait une des « Vénus » d'après le carton de Christian Jaccard, qu'elle a (mis trois ans à) réalisé(r) en trois ans.

Discrète et silencieuse,Valérie, avec son casque sur la tête, s'isole et reste concentrée sur son travail de création.

Depuis mai 2015, elle travaille sur un nouveau projet pour lequel elle transcrit des branchages et des feuillages.

Par la magie des traits ou des boucles, par les couleurs choisies, par l'intelligence de son geste, par l'épreuve d'exécution de dentelle, elle trouve des solutions variées et appropriées pour interpréter des cartons en broderie.

Discrète et silencieuse,Valérie, avec son casque sur la tête, s'isole et reste concentrée sur son travail de création.

Elle me montre les fiches où elle note au fil du temps les nombreuses heures qui s'additionnent, depuis le début de ce travail,

« Cela doit faire 500 heures là, à peu près »

Elle les inscrit tout simplement sans que cela ne l'effraie. Pas plus que de connaître le temps passé, que d'évaluer la quantité d'heure nécessaire pour achever le travail. Surprenant que le temps soit presque anecdotique. Mais que l'on ne s'y méprenne pas, il y a tout de

même une obligation à réaliser certaines tâches, avec une hiérarchisation, dans le cadre d'un travail rémunéré.

Quel est votre rapport au temps ?

« À l'atelier le temps s'arrête, quand je travaille je ne le vois pas passer. De nos jours où l'expression « le temps c'est de l'argent » prend tout son sens et je dirais même de plus en plus d'importance ; je me sens privilégiée et très

chanceuse, de pouvoir prendre tout le temps qu'il faut, pour réaliser avec soin une pièce de dentelle ou de broderie, sans me soucier du temps passé sur cette pièce. Pouvoir prendre le temps de faire les choses bien, cela devient

rare ; pourtant la sauvegarde de métiers comme le nôtre en dépend »

Entre la « Venus » et le travail actuel, elle a interprété des mouches, d'après un carton de Didier Trenet. Elle évoque ses difficultés à utiliser un fil en particulier et je lui parle de mon éblouissement face à la beauté de cet ouvrage. Elle a réussi à interpréter la

transparence et la finesse des ailes en laissant cette partie évidée, renforcée par des bords très épais : une sublime création qui subjugué.

Il est incontestable que Valérie crée dans ce travail de broderie. À chaque fois qu'elle débute un nouvel ouvrage, elle réinvente une manière de traduire le carton avec justesse.

Valérie, comme une offrande, donne à voir aux spectateurs la beauté de son interprétation, de son approche sensible des choses.

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Valérie répond « C'est un métier «passion» »

Des qualités humaines sont nécessaires pour intégrer cet atelier où règne une ambiance particulière. Il est indispensable d'avoir un niveau d'adaptation et d'acceptation considérable, d'être compréhensif, et de surcroît d'avoir une grande force mentale mise à

l'épreuve par l'exigence, sans omettre la volonté et la ténacité.

J'oriente mon travail vers l'exécution d'une petite chaînette, en pensant à la technique du crochet.

Jour 8,Véronique

« La vie est un très grand apprentissage »

Quand on pousse la porte de l'atelier, l'odeur du crin de cheval est saisissante - il sert à consolider la dentelle - pourtant aucune d'entre elles n'en est gênée. Elle cherche à comprendre pourquoi je leur parle de cela.

Maria « On a chacune notre odeur, et tout ça, ça se mélange et ça fait un joli parfum »

Véronique éclate de rire à l'énoncé de cette réflexion et la joie emplît l'atelier.

La belle équipe de nouveau réunie, dans la même fragrance.

Elle voulait être cuisinière. Mais la conseillère d'orientation lui a proposé une formation de couture, estimant qu'elle était trop timide et qu'elle n'aurait pas la force pour exercer ce métier.

Elle obtient son CAP de couture.

En parcourant le journal local,Véronique découvre une annonce pour recruter des dentellières à l'Atelier national du Point d'Alençon.

Elle postule et après une semaine d'essai, elle se dit :

« Non, je ne ferai pas ce travail là, il faut être malade »

Après deux mois d'essai, son avis change.

« Ça a commencé à bien me plaire, je vais continuer »

Au bout de trois ans, elle passe le CAP de dentellière-brodeuse et réussit le concours interne.

Elle a intégré l'atelier en 1989 et se rappelle très bien de l'ambiance qui y régnait. Elle sortait de son école de couture à Flers, la même que Martine, où elle pouvait s'exprimer comme dans une école.

Quand elle est arrivée à l'Atelier national du Point d'Alençon et a appris la broderie, la première réflexion de la responsable d'atelier l'a marquée.

« Ma petite fille, il va falloir apprendre à te taire »

Elle se souvient qu'elle surveillait ses gestes.

« Si vous n'y arrivez pas, faut demander »,

Véronique répondait par un oui craintif.

Puis elle a appris le travail du Point d'Alençon : le réseau, la trace, les remplis et la brode simple.

Elle me montre la trace qui se fait en deux temps et permet d'attacher le travail au parchemin : un fil double comme un squelette,

qui court à la surface du parchemin et un fil simple fixant le fil double, qui sera coupé pour libérer la dentelle.

Ce métier, elle en aime sa complexité et le temps qu'il faut pour l'apprendre, le temps d'une vie. Paradoxalement, elle est impatiente de sentir la chair de son ouvrage.

« Quand je commence un travail, je suis toujours pressée de le voir fini »

Quel est votre rapport au temps ?

« Je ne me considère pas hors du temps. Je laisse le temps passer et je continue à faire mon travail avec amour et passion »

Véronique se saisit de toutes les opportunités pour toujours apprendre,

« Plus on avance et plus on veut en apprendre »

en essayant, en cherchant, en inventant, en se trompant,

« La pression monte quand on fait des erreurs en broderie. Ça fait monter l'adrénaline, pour les réparer »

en se confrontant à des défis techniques nouveaux.

« On évolue toujours, ce sont des petits défis à relever, c'est ce qui nous fait progresser »

« On apprend toujours quelque chose. Actuellement, il y a encore des choses que je ne sais pas faire ».

Chaque jour, son existence s'enrichit grâce à sa faculté d'adaptation qui fait émerger de son esprit la solution idoine pour réaliser au mieux son travail. Elle consacre une grande part de sa vie à n'avoir de cesse que l'anoblir, car elle l'aime et en est fière, même si elle n'a aucune prétention à ce sujet.

Elle n'avait que quelques instants à me consacrer, mais emportée par le récit sur son travail, le temps a encore bravé ses limites.

Et pour conclure,Véronique déclare tout bonnement

« La vie est un très grand apprentissage »

Comment définiriez-vous votre travail de dentellière-brodeuse ?

Véronique répond « Je réalise »

On entendrait presque, « Je me réalise » dans le sens de l'accomplissement.

Je conclus par la réalisation d'une dentelle en fils d'aluminium.

Artistes en dentelle, vous rêvez, interprétez, adaptez, idéalisiez, réalisez, en conséquence vous créez....

Tous ces mots qu'elles emploient pour définir leur métier ne sont ni plus ni moins que la traduction d'un travail que l'on peut placer dans le domaine de l'art, si l'on considère que l'artiste pense, ressent et conçoit. Comme une offrande, elles offrent au monde la vision d'une époque. Leurs œuvres sont le résultat d'un travail réalisé avec une intention et elles témoignent de leur vie au travers de leurs ouvrages. Elles créent des œuvres originales à chaque fois qu'elles interprètent un carton d'artiste car la notion de l'artiste ne sous-entend pas obligatoirement la création d'une œuvre dans son intégralité. L'artiste peut être celui qui traduit une idée ou celui qui donne à voir ce qu'il a vu, par la mise en forme ou en espace, d'une observation ou d'une découverte. Et s'il fut un temps où l'artisanat était relégué au second rang par rapport à l'art, on reconnaît aujourd'hui que la frontière entre l'art et l'artisanat est poreuse.

La réalité du temps se dilue dans leur travail qui n'intègre ni contingences de compétitivité, ni échéance précise. Par le pouvoir de s'absoudre de la réalité de la vie, l'abandon se fait total. Elles s'oublient dans le travail. Elles s'échappent du monde ordinaire et se laissent absorber par la tâche à accomplir. Leur sensation d'être hors du temps donne à celui-ci une toute autre dimension. Il n'est plus celui qui hante mais celui par lequel tout est possible. Cette maîtrise du temps permet d'approfondir leurs recherches pour offrir à l'autre le meilleur de leur substance créative. Dans cette largesse du temps se dessine tant d'espaces de liberté.

En les observant, j'ai éprouvé un sentiment d'apaisement et de bien-être. Un relâchement proche de la méditation qui favorise l'épanouissement avec une perméabilité vers la quête du bonheur.

Elles livrent avec justesse dans la broderie, exactitude et efficacité dans la dentelle, le sublime qui est lié à un attachement viscéral à leur métier, à une fierté de l'exécuter, et à un amour passionnel pour leur savoir-faire. Leur travail dans le contentement offre la quintessence du raffinement et de la délicatesse.

Je n'avais pas présumé, par méconnaissance de ce domaine, que nous avions tant en commun, même si inconsciemment, en sollicitant cette résidence, je supposais que nous partagerions une expérience basée sur des sentiments semblables à nos deux activités.

Il est apparu lors de nos conversations, parfois désorganisées, plusieurs similitudes qui ne sont pas le fruit du hasard puisque de nos activités émerge la création.

L'imagination féconde qui nourrit notre travail de création, nous en sommes évidemment douées. Mais de plus, la patience, une des qualités de notre pratique, nous pousse à l'obstination sans nous décourager. La persévérance nous réunit pour aller au bout de notre

tâche de longue durée, sans nous résigner face à l'adversité. La concentration invite à s'oublier pour parfaire l'exécution et être au plus proche de notre pensée. Un certain amour du travail manuel transforme l'idée ou le concept en matière. Le temps semble s'évanouir quand on invente des mondes. La transmission consiste pour elles à une passation de leur savoir-faire, et pour ma part, à promouvoir, de manière plus informelle, un état existentiel de l'artiste.

Les questions sont arrivées au fil du temps. Les dentellières se sont livrées naturellement tant qu'il s'agissait de parler de leur travail. Mais sur des questions plus personnelles, elles m'ont fait comprendre « qu'elles n'avaient pas envie d'aller loin dans leur analyse personnelle, sur le pourquoi ou le comment elles étaient arrivées là. Elles ne cherchent pas trop et n'avaient pas envie d'en parler ». Il y a eu quelques débordements quand elles ont évoqué des moments de souffrance et ce n'est que pour comprendre leur histoire que je les ai relatés, « Parler du passé, on en rigole comme cela, mais c'est parfois un peu douloureux. Il y a eu des périodes pas faciles ». Paradoxalement, elles éprouvent le besoin de raconter, « Si on avait eu des dons, on aurait pu écrire notre histoire, des volumes, pour raconter une époque, un autre siècle ».

Elles éprouvent le besoin de se souvenir du temps de Sœur Marguerite. « C'était musique générale. Parfois, elle nous mettait de la musique classique, ou des radios bizarres, ou bien des comptines qui passaient en boucle, comme le poisson rouge avec la queue en or, ou en fin d'année, les chants de Noël. Après, il y a eu les transistors, payés par l'association, car on s'est révoltées, on n'en pouvait plus ». Elles éprouvent le besoin de dire que la passion les a emportées jusqu'à ce jour, « Arrivées à la fin, c'est beau quand même », « On aime notre travail ». Une pensée simple qui a fait de leur vie une histoire à conter.

En retraçant ces échanges sensibles autour de leur métier, je souhaitais parler d'elles, les dentellières. Je n'ai pas pu aborder tous les sujets, c'est sans importance, j'avais à cœur de les mettre à l'honneur. Trop souvent dans l'ombre de leurs ouvrages, elles sont les fabuleuses créatrices de ces pièces de tissu.